

# Quand on essaie de dorer la pilule

## *Fenêtre sur le ciel*

Hélène Richard

Numéro 85 (4), 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25555ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Richard, H. (1997). Compte rendu de [Quand on essaie de dorer la pilule : *Fenêtre sur le ciel*]. *Jeu*, (85), 37–40.

# Quand on essaie de dorer la pilule

Il y avait quelque temps, je l'avoue, que je n'étais allée au théâtre. Aussi est-ce un peu en étrangère que je suis entrée au Théâtre du Rideau Vert, en ce magnifique samedi après-midi d'octobre. Dans la salle, je retrouve le public habituel : têtes argentées et tenues soignées. Les gens s'interpellent, heureux de se retrouver pour une nouvelle saison théâtrale. Un public d'abonnés, donc. L'homme à côté de qui je suis assise me demande si je suis de Vidéotron ; en réponse à ma réaction de surprise, il me désigne l'image projetée par diapositive sur le mur gauche de la salle ; elle promet la compagnie TVA, alors que celle sur le mur droit fait de la réclame pour la compagnie Bell. Assisterai-je donc à un spectacle « grand public » ?

## Fenêtre sur le ciel

TEXTE DE DAVID HARE ; TRADUCTION  
ET ADAPTATION : SIMON FORTIN. MISE  
EN SCÈNE : CLAUDE MAHER, ASSISTÉ DE  
CLAIRE L'HEUREUX ; DÉCOR : ANDRÉ  
BARBE ; COSTUMES : FRANÇOIS BARBEAU ;  
ÉCLAIRAGES : MICHEL BEAULIEU ;  
ACCESSOIRES : JEAN-MARIE GUAY.  
AVEC RAYMOND BOUCHARD (PIERRE),  
SÉBASTIEN DELORME (ÉRIC) ET LINDA  
ROY (CATHERINE). PRODUCTION DU  
THÉÂTRE DU RIDEAU VERT, PRÉSENTÉE DU  
23 SEPTEMBRE AU 18 OCTOBRE 1997.

Le rideau se lève sur un décor de cuisine défraîchie occupant le fond de la scène et donnant, à l'avant-scène, sur une salle de séjour aux meubles confortables mais avachis ; la peinture sur les murs est écalée et barbouillée par des vapeurs de graisse et de suie. C'est, situé dans l'est de Montréal, l'appartement modeste et mal chauffé de Catherine (Linda Roy), jeune institutrice en milieu défavorisé et ancienne maîtresse de Pierre (Raymond Bouchard), la cinquantaine, riche propriétaire d'une chaîne de restaurants. Entre en scène le fils de celui-ci, Éric (Sébastien Delorme), un adolescent de dix-neuf ans, en congé sabbatique entre le cégep et l'université, en rupture de ban avec son père et gagnant sa vie comme « friteur dans un MacDo ». Il débarque en fin de journée chez Catherine, qu'il n'a pas revue depuis trois ans. À la façon maladroite et touchante d'un jeune en désarroi, il lui demande de venir en aide à son père, qui n'arrive pas à se remettre du décès de son épouse, victime du cancer. En fait, il la supplie de secourir toute la famille, qui s'est désorganisée depuis son départ subit. On apprend, en effet, que Catherine habitait avec la famille de son amant, famille dont elle était fort appréciée et qu'elle a quittée subitement, de son propre chef, dès que l'épouse eut découvert sa liaison avec son mari, soit juste avant que le cancer de cette dernière fût diagnostiqué. On apprend aussi que le couple, de façon paradoxale, a été moins uni après le départ de Catherine, et qu'il est déménagé tout de suite à Beaconsfield dans une maison luxueuse où le mari, derrière une façade pragmatique, s'est révélé désemparé, incapable de se rapprocher de son épouse et de la reconforter durant sa maladie. Malgré sa sympathie pour lui, Catherine repousse fermement Éric et, à son expression douloureuse, on se rend compte qu'elle est encore amoureuse de Pierre et très amère à son endroit.

Deux heures après le départ d'Éric, c'est Pierre qui débarque chez Catherine, faussement désinvolte et enjoué. Catherine dénonce l'hypocrisie de toute cette démarche qui utilise le fils pour introduire le père. Puis elle, qu'on croyait amère et douloureuse, se met à évoquer, avec une gaieté un peu subite et la complicité de Pierre, leur rencontre et le début de leur relation, alors qu'elle était une jeune fille arrivant du Bas-du-Fleuve à Montréal pour fréquenter l'université et fuir l'influence de son avocat de père. À la recherche d'un emploi, Catherine était entrée impulsivement dans le restaurant de Pierre ; l'épouse de celui-ci, qui en était la gérante, l'avait tout de suite engagée puis, d'une façon un peu magique, l'avait nommée à son propre poste dans la même journée. La magie continuant d'opérer, Catherine avait fini la soirée à la maison du couple, qui l'avait invitée à s'y installer. Elle y resta six ans, maîtresse de Pierre et grande amie de son épouse.

Durant ce récit, hantés par le souvenir de la femme qu'ils ont trompée et la culpabilité non avouée qu'ils ressentent tous les deux à son endroit, les anciens amants règlent leurs comptes. Par les yeux de Catherine, on voit Pierre comme un père et un époux égocentrique (il ne s'est même pas encore rendu compte que son fils avait quitté la maison), contrôlant, manipulateur mais généreux, comme un homme d'affaires bouillonnant d'énergie et imposant cette effervescence aux gens de son entourage, en totale méconnaissance de leurs sentiments, toutefois. Le prix à payer pour sa conduite est l'éloignement des personnes qu'il aime et une solitude à laquelle il ne sait faire face que par l'activisme et l'alcoolisme. Car, c'est là la morale de cette pièce, selon le programme de la soirée : « Il y a toujours un prix à payer, surtout en amour », morale que Catherine présente à Éric tout autrement, en début de pièce, attribuant à Freud cette pensée : « Le mauvais, faut que ça sorte, sinon tu paies le prix. » On paie donc toujours un prix, qu'on « sorte » ou non le « mauvais ». Par le style de sa critique désillusionnée à l'endroit de son ancien amant, Catherine ressemble à une militante gauchiste défendant l'opprimé (les employés, les enfants, les défavorisés) contre l'opresseur (les hommes d'affaires assoiffés de gains et aveugles à la misère d'autrui, comme Pierre), attitude qui peut s'avérer une certaine « fenêtre sur le ciel » pour la jeune femme.

Par ailleurs, à travers les critiques de Pierre, on veut nous faire découvrir une Catherine masochiste qui, malgré son amour toujours vivant, fuit l'engagement conjugal devenu possible en idéalisant l'amour adultère – le plus pur selon elle parce que le plus secret – et qui tourne le dos à une réussite universitaire et financière accessible pour se mettre volontairement dans des situations misérabilistes. Ce serait là le prix qu'elle s'imposerait de payer pour avoir trompé une femme qu'elle estimait. De fait, Catherine rejettera Pierre et son égocentrisme au milieu de la nuit. Au matin, dernière scène avant le baisser du rideau et deuxième « fenêtre sur le ciel » que j'ai détectée dans la pièce, elle accueillera avec plaisir Éric qui, attention touchante, lui apporte dans un coffre Thermos emprunté à un hôtel un petit déjeuner luxueux, avec argenterie et rose dans un vase, car elle lui avait avoué avoir gardé la nostalgie des petits déjeuners familiaux chez Pierre. Enfin, des rires de véritables retrouvailles fuseront. Il est important de mentionner que le portrait de Catherine en gauchiste masochiste m'a peu convaincue, tout comme je suis restée sceptique devant la gravité et la profondeur des sentiments de Pierre, et ce malgré l'excellente qualité du jeu des comédiens. C'est dans l'adaptation du texte, je crois, que le bât blesse.



*Fenêtre sur le ciel* de David Hare, mis en scène par Claude Maher au Théâtre du Rideau Vert en 1997. Sur la photo : Raymond Bouchard (Pierre) et Linda Roy (Catherine).  
Photo : Pierre Desjardins.

*Fenêtre sur le ciel* est l'œuvre du dramaturge britannique David Hare. Peu connu au Québec, il marqua la dramaturgie anglaise des années soixante-dix par son propos politisé qui remettait en question toute la société anglaise. Hare écrit aussi pour le cinéma et la télévision et a fondé sa propre boîte, Greenpoint Films, en 1982. Son travail fut récompensé par plusieurs prix, entre autres, en Angleterre, à Berlin et à New York. Créée en 1995, *Fenêtre sur le ciel* aurait fait l'unanimité chez les critiques, et son auteur fut salué comme « le meilleur spécialiste de l'anatomie sociale de son temps ».

Simon Fortin, qui a traduit et adapté la pièce, a trouvé, pour rendre cette pièce intelligente au propos un peu périmé, un ton qui convient parfaitement à TVA et au public du Rideau Vert, mais qui affadit l'intensité dramatique du texte. En effet, les dialogues s'attardent à créer une couleur locale (on ne se doute pas que la pièce a une origine anglaise) ; ils paient leur tribut à la nécessité de divertir le public par un humour caustique, des réparties brillantes, gavroches, bon enfant, ou vigoureusement naïves. Ces dialogues, aussi, campent des portraits trop typés, accrocheurs, de Catherine en petit bout de femme bagarreuse qui réussit tout, séduit et sauve tout le monde (véritable incarnation du complexe du sauveur) et de Pierre en homme puissant, élégant, délicieusement espiègle et infantile, si bien qu'on refuse d'entendre les

propos graves qui surgissent, de façon presque inopinée, dans ce spectacle divertissant, et qu'on n'accueille qu'avec politesse les sentiments plus sombres liés à l'absurdité de la vie tels le vide, le remords, la détresse, l'abandon. Et pourtant ce sont ces sentiments qui donnent à la pièce son étoffe, sa richesse ; c'est la détresse qui donne son poids à l'enchantement.

La mise en scène de Claude Maher – dont le travail de mise en scène de spectacles humoristiques à la télévision mérita un Prix Gémeaux à six reprises – vient appuyer l'adaptation du texte et crée un spectacle brillant, et divertissant, dans les deux acceptions de ce terme. Les costumes (François Barbeau) sont contemporains ; pour Éric et Catherine, une tenue simple : jeans, chemise à carreaux, vareuse, pyjamas de flanelle contrastant avec le luxueux habit de ville et les accessoires raffinés de Pierre. La musique, signée Jean-Pierre Zanella, du saxophone nostalgique et urbain évoquant ruelles et milieux modestes, scande avec bonheur les changements de scène. Le décor d'André Barbe reproduit fidèlement un logement de l'est de Montréal, jusqu'à la sonnette manuelle dont on reconnaît la vrille monocorde. On aurait souhaité que les éclairages de Michel Beaulieu soient plus dynamiques et viennent accueillir les moments dramatiques dans la rencontre des deux anciens amants ; autrement dit : comme dans l'ensemble de la mise en scène, trop de place est faite à la lumière et pas assez à l'ombre.

Si, plus haut, j'ai qualifié d'un peu périmé le propos de la pièce, c'était en pensant au discours communautaire de Catherine sur les gens des milieux défavorisés, victimes de la frénésie mercantile des capitalistes. Mais me semble d'une triste actualité, en cette ère postmoderne, le portrait de Pierre tentant de bâillonner un sentiment d'absurdité et de vide existentiels par la consommation de biens matériels et techniques : « Pour lui, toutes les solutions à la vie se trouvent dans les *Pages Jaunes* », dit de lui son fils Éric. Il se pourrait bien que des Pierre aient été assis dans la salle du Rideau Vert, en cet après-midi d'octobre, et que Simon Fortin et Claude Maher leur aient adressé la pièce, comme « une fenêtre sur le ciel ». **j**